

La

Langue

d'année

Compagnie Théâtralador

30, rue Pascal

63000 CLERMONT-FERRAND

Tél : 06 86 94 51 90

Mail : andybeny@yahoo.fr

SIRET 483 954 863 80010 APE 923A

09923



la langue d'anna
de bernard Noël

direction d'acteur
guy Naigeon

costume
patricia Vernadat

mise en scène et jeu
andré benchérit



Compagnie Théâtralador

30 rue Pascal
63000 Clermont-Ferrand
andybeny@yahoo.fr
06 86 94 51 90



Ce spectacle a pour origine une création produite par la Compagnie des Trois-Huit à Lyon en Octobre 2000. Il a reçu un excellent accueil du public et de la presse (voir annexes).

Je décide, en 2002, de prendre cette production à mon compte en compagnie du producteur Robert Caro et de mon ami régisseur Stéphane Vanhamme pour pérenniser l'aventure, et ce, avec la bénédiction de Bernard Noël.

En février 2005, après m'être installée à Clermont-Ferrand, je décide de monter ma propre compagnie : Théâtralador. En janvier 2006, j'ai créé *Monsieur Fugue* de Liliane Atlan coproduit par la Ville de Clermont-Ferrand, le Théâtre d'Aurillac, le Conseil Régional Auvergne et la D.R.A.C.

Andrée Benchétrit

Représentations en 2002

6^{ème} Festival de l'Hommage à l'Acteur – Auditorium de Pont de Claix (38)
Théâtre Molière – Maison de la Poésie (Paris)

Représentations en 2003

Garde à Vue (Clermont-Ferrand)
Auditorium Seynod (74)
Théâtre Jean Le Bleu (Manosque)

Représentations en 2004

Comédie de Clermont-Ferrand – Scène Nationale

Représentations en 2005

Le Ring (Toulouse)

Représentations en 2006

Journées de la Poésie de Rodez – Hommage à Bernard Noël



J'aurais du jouer autre chose que le réalisme pour venir à bout de la réalité. Je suis une victime de mon époque et de ses directeurs, qui nous mettent un message sur la langue comme les Croisés nous bouclaient sur les reins une ceinture de chasteté. Je revois toutes les trahisons.. ça n'est rien, toi tu as le génie me reprochait je ne sais quel double qui chuchotait contre ma nuque entre deux sanglots. Je n'ai jamais eu que le génie de ma rage et l'énergie de ma colère. Je me montrais les dents.. mon miroir me servait ce défi à défaut de me servir un visage rassurant. Je n'ai jamais regardé une bouche dans le désir d'un baiser mais dans l'attente de la morsure.

J'ai eu la solitude : j'ai fait semblant de la détruire afin de la préserver. Je sais que chacun fait confiance aux apparences parce que cela simplifie la relation. J'habite à présent derrière un visage enviablé : il a suffisamment de gueule pour me faire une beauté.

J'ai rencontré mon mari célèbre parce qu'il chassait d'un théâtre à l'autre le personnage qu'il avait en tête. J'étais ce personnage, et quand l'homme s'est jeté sur moi, je n'ai entendu dans ses explications que le désir violent de m'arracher mon visage. (...) J'ai cessé d'écouter, j'avais peur, et lui, tout à la joie d'avoir trouvé, tout à l'élan de son pouvoir irrésistible, ne voyait rien. J'ai levé les mains, et elles m'ont fait deux grandes paupières, et le noir qui tombait dans ma tête m'a donné le courage de fuir à toutes jambes cet individu qui voulait me prendre. J'ai bousculé des gens, couru avec le bruit du sang dans les oreilles. Je ne savais pas qu'il s'était lancé derrière moi : j'avais qui me talonnaient, non pas un homme, mais toutes les peurs de mon enfance, toutes les fumées par qui les braillements de mes ancêtres étaient montées vainement vers le ciel.

Extraits de la langue d'Anna

J'ai vu *Rome, ville ouverte* en 1947, j'avais seize ans.

Depuis son cri « Francesco !... Francesco !... », ce moment emblématique de la Tragédie m'a accompagné sans que j'en sois vraiment conscient.

En 1973, mort de la Nanarella, beaucoup de films médiocres mais cinq chefs-d'œuvre : *Rome, ville ouverte*, *Bellissima*, *la Voix humaine*, *la Rose tatouée*, *Mama Roma*.

Anna Magnani fit sa dernière apparition dans un film un an avant sa mort. Elle n'apparaît que 60 secondes, comme un fantôme. Le film était *Roma*, le metteur en scène Fellini.

Magnani avait une dimension mythique de femme et de comédienne : c'est à un symbole vivant que Fellini rendit hommage dans *Roma*, en allant l'interrompre une seconde au moment où elle rentrait tard et où il s'entend dire : « Va a dormi' Federi, je n'ai pas confiance en toi. »

En 1997, vingt cinq ans après sa mort, et cinquante ans après avoir vu *Rome, ville ouverte*, je repense à Anna Magnani. Je revois ses films, je cherche des documents, des thèses sur l'une des plus grandes actrices de ce siècle, je ne trouve rien. Rien n'existe. Quelques petites phrases par-ci, par-là, mais rien, niente.

Alors cela commence à germer dans ma tête, puis à grandir, puis à m'occuper tout entier, oui, il faut parler de la Magnani, il faut écrire pour elle, jouer et faire du théâtre pour elle, je pense à A.B. pour « jouer », elle pense à Bernard Noël pour le texte. Il nous envoie un jour la première du texte : « Je ne suis pas celle que vous croyez », cette phrase semblait sortir de la bouche d'Anna.

Il ne reste plus qu'à continuer. Andiamo.

Gracia Anna.

Guy Naigeon

Histoire d'une rencontre

Bernard Noël ...

Ecrire est un petit geste solitaire. La chance est de faire ce geste pour quelqu'un. Je ne pensais pas à Anna. Je n'y avais jamais pensé. Mais j'avais le désir d'écrire le monologue d'une voix qui dirait « je ». Un jour, Andrée Benchétrit m'a parlé de Guy Naigeon, du projet qu'ils avaient ensemble, de son admiration pour son travail de metteur en scène. J'ai soudain vu qu'Andrée était déjà Anna. Cela aurait pu me couper la langue, mais la présence était plus forte que la censure. Cette présence a du se condenser peu à peu et j'ai vu Guy Naigeon dans l'un des plus beaux spectacles qu'il m'ait été donné de voir : *Le jeu de l'amour et du hasard*. Vitalité, finesse, intelligence ... Anna dès lors m'a hanté sans que je le sache, et ses premiers mots sont venus un jour dans le T.G.V. Lyon-Paris. Je pensais que c'était juste une approche, un échantillon, mais son « je » ne m'a plus lâché ...

... Guy Naigeon ...

Dans ce métier il y a des personnes avec qui l'on travaille 4, 5 ou 6 fois et qui ne font pas pour autant partie de votre « tribu », l'inverse peut se produire, parfois.

Je connais Andrée Benchétrit depuis 15 ans, 17 ans, nous n'avons jamais travaillé ensemble, mais nous avons souvent parlé, du théâtre, de la vie. Andrée fait partie de ma « tribu ».

Je me souviens, c'était lors d'une fête de fin de stage, elle était assise en face de moi et tout à coup, l'idée, l'idée évidente : Anna Magnani.

Je lui dis, je sais que je vais travailler avec toi, elle me regarde, elle me dit, je le sais aussi : Anna Magnani.

Anna Magnani était une actrice de la démesure et qui faisait peur.
Andrée Benchétrit est de cette race (rare) d'actrices.

... *Andrée Benchérit*.

Il y a vingt sept ans, on m'offre *Le château de Cène* de Bernard Noël.

Il y a vingt ans, Guy Naigeon joue *Vichy Fictions* de Michel Deutsch dans une mise en scène de Jean-Pierre Vincent au T.N.P. à Villeurbanne.

Il y a sept ans j'écoute la lecture du *Syndrome de Gramsci* de et par Bernard Noël à l'I.U.F.M. de Lyon.

Il y a sept ans, je participe à un stage *Marivaux* animé par Guy Naigeon et les membres de la Cie les trois-huit.

L'attention que je porte à ces deux hommes, depuis que je connais l'un, pour ses poème, romans, pièce de théâtre et essais, et l'autre, pour sa passion du théâtre, sa maîtrise du jeu et son regard attentif et juste sur les comédiens, n'a jamais été contrariée.

Depuis ma rencontre avec Guy Naigeon, se sont installées une fidélité, une confiance, puis une tranquille patience dans l'espoir d'une aventure commune. Depuis le 19 octobre 1996, j'ai la chance de croiser souvent Bernard Noël et continue ainsi une conversation et une amitié souveraines avec ce grand écrivain-poète.

Alors voilà, Guy Naigeon et moi avons provoqué notre désir de travailler ensemble.

Scène de fin de stage :

GN : « Je pense à une actrice que tu pourrais incarner ...

AB : Je sais ...

GN : Qui ?

AB : Anna Magnani ...

GN : Oui. »

Restait à trouver l'auteur qui pourrait imaginer l'aventure de cette femme multiple dont j'ai vu tous les films. Pour information, à part un livre publié par les éditions Beaubourg, aujourd'hui épuisé, il n'existe pas grand-chose sur Magnani, hormis des textes qui me font penser à ces revues féminines qui distribuent de la littérature à aveugler le désir et boucher les oreilles de la connaissance.

Anne-Claire Font, chargée de production aux Trois-huit, me dit : « Je ne connais pas une comédienne qui refuserait de jouer les lignes que je viens de lire. »

Pour le temps, Pour la patience, Pour Anna Magnani , Pour Bernard Noël, Pour Guy Naigeon
(Lyon 2000)

Bernard Noël par Bernard Noël

Auteur

Bernard Noël est né le 19 novembre 1930 à Sainte-Geneviève sur Argence, dans l'Aveyron. Les événements qui l'ont marqué sont ceux qui ont marqué sa génération : explosion de la première bombe atomique, découverte des camps d'extermination, guerre du Viet-Nam, découverte des crimes de Staline, guerre de Corée, guerre d'Algérie ...

Ces événements portaient à croire qu'il n'y aurait plus d'avenir.

D'où un long silence comme authentifié par un seul livre, *Extrait du corps*, 1958. Pourquoi je n'écris pas ? est la question précise qui équilibre cette autre : Pourquoi j'écris ? devenue son contraire depuis 1969. Cet équilibre exige que la vie, à son tour, demeure silencieuse sous l'écriture, autrement dit que la biographie s'arrête aux actes publics que sont les publications.

Guy Naigeon

Comédien, metteur en scène

Acteur avec Robert Gironès, Jean-Pierre Vincent, Bernard Sobel, Sylvie Mongin-Algan, Chantal Morel, Daniel Girard, Bruno Boeglin, Michel Raskine, Jean-Michel Rabeux ...

De 1975 à 1978, il est comédien permanent et artiste au Théâtre du Huitième dirigé par Robert Gironès.

De 1978 à 1982, il est professeur à l'Ecole Supérieure du T.N.S. dirigé par Jean-Pierre Vincent.

Il a dirigé de nombreux travaux d'acteurs : *Mademoiselle Else* avec Sylvie Mongin-Algan et Charlotte Nessi, *Les lumières sont trop fortes* avec Christine Joly, *Relief* avec Sophie Barboyon, *Else, strip-tease forain* avec Marie-Aude Christiane, *Althusser* avec Vincent Bady, *Sur la lecture de Marcel Proust* avec Gilles Pastor, *Correspondance Anton Tchekhov-Olga Knipper* avec Catherine Vial.

Il a mis en scène *L'excès-l'usine* de Leslie Kaplan avec Marie-Aude Christiane, Valérie Leroux, Cornélie Status-Muller, Claire Truche, *Je m'appelle Marguerite Duras, j'ai 18 ans, j'écris* avec Corinne Descote, *le Voyage à Bergame* avec Valentin Traversi.

Depuis 1991, il fait partie du collectif des Trois-huit au sein duquel il a joué entre autres < *le Livre de Christophe Colomb* de Paul Claudel, *Le songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, *Le Parc* de Botho Strauss, *Le jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux.

Depuis janvier 1997, il intervient dans le projet de compagnonnage des Trois-Huit.

Andrée Benchétrit

Comédienne

Andrée Benchétrit est née le 7 janvier 1959 à Oran.

Elle a fait une école de théâtre à Ramat-Aviv (Israël) où elle a joué entre autres Kafka et Goldoni, puis le Conservatoire d'Art Dramatique de Lyon. Elle a co-dirigé la Compagnie La Rage de Vivre pendant 8 ans à Paris et joué notamment Tchekhov *Sur la grand' route*, Euripide *Médée* et de nombreux spectacles et lectures poétiques.

A Lyon depuis 13 ans, elle a travaillé avec Marie-Hélène Ruiz (Chochana Boukhobza), Christine Brotons (Thomas Bernhard), Jean-Paul Lucet (Luigi Pirandello, Shakespeare), Antoine-Laurent Figuière (Racine, Marek Hlako), André Fornier (Roméo et Juliette), Bruno Castan (Théâtre du Pélican, Clermont-Ferrand), Philippe Faure (F. Garcia-Lorca), Marc Lador (Bernard Noël), Elisabeth Marie (Scarface Théâtre – Slimane Benaïssa, Abdelkader Alloula), Philippe Goyard (Théâtre Graffiti - Bernard Marie-Koltès et Evgueni Grichkovets), Françoise Maimone (Shakespeare), Dominique Zamparini (Molière), Jean-Claude Gall (Juan Rulfo – Théâtre du Pélican, Clermont-Ferrand).

Au fil des années, elle a participé à des stages animés par Ariane Mnouchkine, Peter Brook, François Clavier, Sylvie Mongin-Algan, Guy Naigeon, Philippe Goyard, Jean-Louis Hourdin et Jean-Yves Pick.

Elle a mis en scène en 1996 *Cela a eu lieu* d'Edmond Jabès avec Véronique Ros de la Grange et Laurent Vercelletto.

En 2005, elle tourne la pièce « Excédent de poids, insignifiant : amorphe » de Werner Schwab mise en scène Michel Mathieu (Théâtre de l'Acte – Toulouse), tourne une forme de spectacle où le spectateur est convié à *jouer* « Mais si, tu le connais ce poème .. Mais si, tu la connais cette chanson » ces textes dont nous connaissons tous la première phrase mais avons oublié la suite... En 2006, elle jouera « Lear » de W. Shakespeare mis en scène de Michel Mathieu dans le rôle de Kent.

En Février 2005, elle crée la **compagnie THEATRALADOR** à Clermont-Ferrand et met en scène *Monsieur Fugue* de Liliane Atlan (co-produit par le Théâtre d'Aurillac, Graines de Spectacles (Clermont-Ferrand) et la Ville d'Issoire.

En 2006 - 2007, elle met en scène et joue *Trois Dramuscules* de Thomas Bernhard qui obtient l'aide à la création de la DRAC, de la Ville de Clermont-Ferrand, du Conseil Général et le soutien du Sémaphore de Cébazat.

La langue d'Andrée dans les maux de Bernard

Comme vous ne souhaitez pas commencer l'année idiot(e), ce soir vous serez à la Galerie Garde à Vue pour « La langue d'Anna ». Déjà on ne saurait manquer la trouble beauté d'un texte de Bernard Noël. Mais dit par Andrée Benchétrit, c'est un mariage de raison et d'oraison dont on se doit d'être le témoin.

UN sexe ! Un sexe qui couple avec les maux, la langue d'Anna. Elle le dit. Son organe buccal bande dans sa bouche sous l'étreinte de ces autres mots incendiés par Bernard Noël (*). Non, sa langue n'est pas souffrance, mais jouissance. Jusqu'au bout de ce mal qui lui ronge le ventre et qu'elle crie pour se persuader qu'elle l'expulsera.

La souffrance ? Elle a l'orgueil de l'enfourer sous le verbe somptueux du poète, sous le flux des détritiques de la vie, sous des soleils de douleur, sous la pudeur éteinte. Mais qui parle ? La Magnani ? C'est Andrée Benchétrit qui est là debout, vivante, deux doigts enfoncés dans la gorge pour recracher le diamant des mots, vomir la joie féroce qui la faite femme, diva, sans lui laisser la moindre chance.

Elle montre à tous ce trou béant au milieu du visage, gouffre éructant où s'enfoncent le rire, d'où monte la plainte, où se précipite la colère, ventre de paroles où meurent tant de désirs. Et puis en bas, dans cette autre bouche, une autre plaie où elle rêve de pénétrer pour extirper l'odieuse prolifération qui la guette, insidieuse, inéluctable. La mort s'annonce des deux côtés. La bouche qui l'appelle, la maudit, et le ventre qui la nourrit, qui la pourrit. Entre les deux blessures, toute la vie. Dans ses désordres, ses vains reniements, ses amours qui se refusent, ses haines stériles, ses somptueuses impuissances.

La comédienne, ardente, fragile, brandit le poing, menace et s'écroule ; et renaît ; plus forte et cassante ; femme de verre en équilibre sur deux talons qu'elle enfonce dans la neige du monde en riant, An-

drée Benchétrit est cet épiderme tendu sur les mots. Ceux de la douleur qui s'invitent. Les maux des bonheurs qu'elle n'a su retenir, des amants qu'elle n'a suffisamment haïs. Cette fille est bien trop intime avec la langue du déluge pour que nous puissions espérer repartir sans dommage. Elle est bien trop belle dans cette lourde robe de reine sans royaume, et bien trop vulnérable, aspirée par cette longue langue de tissu, voile obscène qui l'épouse jusqu'à l'ensevelir. Elle joue de ce grain de voix à la fureur animale, aux étonnements nacrés, au timbre sombre comme un jardin reclus au cœur d'une émeraude. Le geste, économe, précis, féconde le mot, lui donne relief et couleurs. Le désert de solitude d'Andrée Benchétrit est immense comme l'espace qu'elle enlace, généreuse comme le désespoir qu'elle embrasse. Elle ne peuple pas le vide autour d'elle. Elle ne fait rien naître, que l'infini des rêves qui nous tourmentent.

Les silences qu'elle convoque, denses, effrayants et précaires, ont l'épaisseur des non-dits. Elle les engrosse d'absolu, sans remord, dans une violence sacralisée. Elle les féconde de toutes ces invectives proférées qu'elle n'a su retenir et qu'elle a étranglé

(*) « La langue d'Anna », sur un texte de Bernard Noël en hommage à l'actrice Anna Magnani, interprété par Andrée Benchétrit, ce soir encore à 20 h 30 à la Galerie Garde à Vue, 16, rue de la Préfecture (derrière l'Opéra municipal).



« Je n'ai jamais regardé une bouche dans le désir d'un baiser, mais dans l'attente de la morsure ».
(Photo Dominique PARAT).



LA PRESSE LITTÉRAIRE

Elle a approché Fellini, fait perdre la tête à Rossellini, Pasolini et bien d'autres. Elle trouve dans la vigueur de ses souvenirs la force de faire participer le crabe qui chaque jour la détruit un peu plus. Son flot de paroles oscille entre colère, humour et tendresse. Progressivement, un portrait visuel cruel et grinçant émerge de ce long monologue. Puis, sous la carapace, percent les faiblesses, les remises en cause et les échecs. Enfin, presque soudainement, la mort pénètre et anime ce huis clos infernal. Son ardeur donne un accent presque pathétique à ce récit dont la violence et la cruauté de l'écriture font tourner la tête.

LE FIGARO

Anna, sous la plume de Bernard Noël, chuchote ou hurle « non » à la mort. Ce « non » résonne tout au long de ces cent petites pages tendues qui sont aussi une déclaration d'éternel amour à la vie. « J'ai trop de nez, trop de seins, trop de hanches, trop pour un monde où compte seulement la peau, mais c'est avec ce nez, ces seins et ses hanches que je construis un corps assez souple pour se glisser dans les têtes. Je crois que la beauté n'est pas une chose belle. Je ne crois pas ce que je viens de dire. Je le rends crédible dès que ce n'est pas moi qui le dis, mais ma bouche et cette langue qui bande au milieu pour faire jouir la foule. »

Pour écrire des phrases comme celles-là, il faut être accordé comme un violoncelle, ou jouer d'une anche dure comme celle de Ben Webster. Bernard Noël écrit *La langue d'Anna* comme un grand saxophoniste joue *Body and Soul* sur le souffle, couteau dans la chair. Le risque, béant, est de détonner, de verser dans la glue. Bernard Noël, ici a une intonation parfaite, le bon tempo, la bonne longueur. La bonne langueur. Bernard Noël sait que la littérature à un certain degré de danger est une extase matérielle, une expérience mystique.

Michel CONTAT – LE MONDE